

voir l'annonce de son retour. Tous les jours, au contraire, on apprend qu'un nouveau délai lui est nécessaire. Une lettre est arrivé pour lui la semaine dernière, une lettre de X...

— Qui peut bien lui écrire de X.. à présent que sa famille n'y est plus ? a demandé Mme Thérèse.

Antoinette a répondu :

— Je n'en sais rien.

En effet, elle ne le sais pas ; mais son cœur lui dit : " C'est M. Raucourt ! " Et elle a rougi si prodigieusement en regardant cette lettre, en la palpant, en cherchant à reconnaître l'écriture que Mme Thérèse lui a dit :

— Antoinette, conte-moi ta vie chez ton oncle de Paulhac. Qu'y as-tu fait ? Quelles personnes y as-tu connues ? Je veux tout savoir.

Et Antoinette a tout conté.

Mme Thérèse sourit au récit de cette idylle.

— Ainsi, petite, dit-elle : tu l'épouserais volontiers ?

— Oh ! non...

— Comment, non ? Tu me dis qu'il te plaît ; j'ai même cru reconnaître à ton accent quelque chose de plus ; et, maintenant, tu prétends que tu ne voudrais point l'épouser ? Je ne comprends pas.

— Mère, voyez-vous : je ne comprends très bien moi-même. Cela me trouble tellement ! Il me semble que je suis jalouse...

— Jalouse ! encore, ma pauvre enfant. Jalouse de qui donc ?

— Oh ! jalouse pour vous, pas pour moi. Est-ce que ce n'est pas bien mal et bien sot de ma part d'aimer quelqu'un d'autre que vous, maintenant que je suis si heureuse ?

— Mais, dit Mme Thérèse qui n'a pas l'air de songer à cela pour la première fois ; il y aurait peut-être moyen d'arranger les choses. Cependant, attendons, pour ne point bâtir de châteaux en Espagne.

Et l'on a attendu, et tout s'arrange, en effet. M. de la Ronchère a ramené M. Raucourt, devenu son inséparable, depuis qu'à la lettre de celui-ci, il a répondu simplement :

" Venez me trouver : je désire vous connaître."

Maintenant, il le connaît, il l'apprécie aussi ; car, en transmettant la demande du jeune homme à sa fille, il l'appuie chaudement.

— Mais, père, a dit la pauvre Antoinette : si je m'en vais avec lui, est-ce que vous ne croirez pas que je ne vous aime plus ?

— Si tu t'en vas avec lui, répond le père fort ému : je croirai que tu es sous la protection d'un homme de cœur et d'honneur et je serai bien heureux de voir l'avenir de ma fille assuré.

Constantin attend, anxieux, les yeux fixés sur ceux de la jeune fille, sa grande taille inclinée pour la mieux voir. Il tremble, ce géant : il a peur.

Antoinette le regarde ; elle regarde son père et sa mère, son petit frère, et ses yeux se mouillent.

— Je vous aime, lui dit-elle, mais je ne pourrai jamais les quitter : pardonnez-moi.

— Et, pourquoi les quitter ? insinue-t-il, d'une voix très douce, tandis que son regard brille d'espérance : monsieur et madame de la Ronchère refuseraient-ils d'habiter avec leurs enfants ? Je me trouverais si heureux